



## Compte rendu de séminaire : séance du 11 juin 2018

Rédigé par Cindy Keo-Vu

Cette séance est l'occasion d'écouter deux conférences, celles de Messieurs Hsiao A-chin 蕭阿勤 et Wang Fu-chang 王甫昌, chercheurs taïwanais de l'Institut de sociologie de l'Academia Sinica (Taïpei).

L'intervention de Monsieur Wang Fu-chang intitulée « From Villages, Tribes to Pan-Aborigines: the Historical Changes of Aborigines' Identities in Taiwan », porte sur la question identitaire dans le contexte des populations austronésiennes, plus particulièrement sur l'histoire de la notion de « tribu », en questionnant notamment l'origine et l'évolution du terme. Les concepts d'identité, de groupe et d'ethnicité sont aussi explicités.

Wang Fu-chang présente les travaux de classification d'ethnologues japonais produits pendant la période coloniale. Ceux de Wei Hwei-Lin (1904-1990) sont plus particulièrement mis en exergue. D'une part, sa classification des populations autochtones en neuf groupes, chacun se voyant attribué un nom spécifique, fut la référence officielle jusqu'aux années 2000. D'autre part, son travail sur la conceptualisation des notions de « groupe » et de « tribu » a servi de base pour cette classification, il traduit notamment pour la première fois le terme de « groupe ethnique » (ethnic group) par « 族群 » en reprenant les termes « tribe » et « group ».

Dès les années 1940, des ethnologues tels que Mabushi Toichi travaillèrent sur la notion d'identité de groupe et cherchèrent à savoir si les Aborigènes manifestaient une conscience d'appartenance à un groupe spécifique. Toichi montra notamment que les Aborigènes, avant les années 1930, n'avaient pas de sentiment très clair d'appartenir à une tribu en particulier. Une telle conscience serait apparue au contact de la migration chinoise à Taïwan et de la sinisation de l'île. Par la suite, le gouvernement Kuomintang tendit à inclure les Aborigènes dans la société taïwanaise, alors qu'ils avaient été ségrégués pendant l'occupation japonaise. Une politique spécifique fut mise en place qui conférait un ensemble de droits aux populations autochtones et qui, partant, avait aussi pour conséquence de les intégrer dans le processus de sinisation mis en place par le gouvernement pour l'ensemble de la société taïwanaise.

Wang Fu-chang souligne que dans les années 1980 émergea une « identité pan-aborigène », identité partagée par des Aborigènes qui sentent des connexions entre eux, malgré leur appartenance à différents groupes. Cette identité collective affichée par certains Aborigènes cache pourtant de profondes différences entre les groupes, notamment quant aux pratiques culturelles et aux langues parlées. L'identité aborigène peut apparaître alors comme une stratégie, destinée à répondre à une situation d'inégalité et de mise en minorité, comme un instrument de lutte contre un traitement politique considéré injuste et inégalitaire.

L'intervention de monsieur Hsiao A-chin intitulée « Narrating National Chineseness in 1970s Taiwan : the Rediscovery of Taiwan New literature, Collective Memory of Anti-Japanese Resistance, and the Origin of 'Taiwanized' Historical Rewriting » est l'occasion d'introduire le thème du séminaire de l'année prochaine qui portera sur les lectures du passé. Son exposé fait le lien entre le vécu de la colonisation japonaise et la politique de « taïwanisation » des années 1980-1990, en montrant de quelle manière le courant de la « Nouvelle littérature » du début du 20ème siècle fut différemment interprété suivant l'évolution de la question identitaire à Taïwan.

L'exposé met l'accent sur la décennie 1970, essentielle car elle est le point de départ d'un long processus de « dé-exil », une période de transition d'une décennie de politique d'assimilation et de



démocratisation politique et culturelle, ou « taïwanisation », vers une période anti-sinocentrée et une période de « décolonisation » culturelle et politique dans les années 1980-1990. Les années 1970 sont également une période de redécouverte de la société littéraire de la période coloniale, notamment par la jeunesse intellectuelle taïwanaise.

Des auteurs comme Chen Shao-ting ont œuvré pour enlever le stigmate porté par les Taïwanais, considérés par le Kuomintang comme « contaminés par le poison colonial » ou « japonisés », en soulignant la « sinité nationale » des auteurs de la période coloniale. De nombreux jeunes intellectuels suivirent les pas de Chen Shao-ting et adhérèrent à l'héritage littéraire post-colonial. Yang Kui fut une de leurs figures littéraires majeures. Il fut perçu comme le représentant de la « nouvelle littérature de Taïwan », une littérature de la résistance anti-japonaise qui se développa au début des années 1920. Cette nouvelle littérature taïwanaise fut inspirée par le mouvement du 4 mai en Chine, caractérisée notamment par une écriture en style vernaculaire (白話運動), fondée sur le mandarin. Les années 1930 voient aussi l'émergence d'une littérature écrite en langue locale (台灣話文). Yang Kui fut perçu comme un héros de la résistance qui incarnait l'archétype idéal de la sinité nationale.

Cette jeunesse taïwanaise a également été le moteur du mouvement de « retour à la réalité », mouvement qui s'inscrit dans une période de revers diplomatiques durant les années 1970 pour Taïwan. Les jeunes réformistes demandèrent la sortie du rêve de la reconquête du continent, un recentrage des préoccupations sur Taïwan avec notamment des réformes sociales et une démocratisation sur le plan politique. Les démarches qu'ils estimaient devoir être faites pour réaliser ces réformes sont la redécouverte du passé de Taïwan, la promotion de la littérature de terroir et l'émergence d'une force politique capable de concurrencer le Kuomintang. Quant aux années 1980, elles se caractérisent par une conscience taïwanaise, notamment par la transformation de l'identité nationale et la réinterprétation de la nouvelle littérature de Taïwan dans le milieu des années 1980-1990.